

### Une cosmologie des émotions

Boris Schreiber raconte une année dans la vie d'un enfant. La voix juste d'un romancier rebelle au tapage médiatique.

*Le Lait de la nuit*, Boris Schreiber. Ed. François Bourin, 90 F.

S'il y a des auteurs pour qui la distinction entre fiction et autobiographie n'est pas très nette, et qui cherchent à entraîner le lecteur dans les jeux aléatoires de leur vérité, Boris Schreiber n'est assurément pas de ceux-là. Avec *Le lait de la nuit*, nous sommes prévenus, comme d'un danger. « Le moment est venu (...) Mon passé et mon présent me veulent nu, et non plus dans mes histoires en loques. » Parler de soi, ouvertement : est-ce une frontière que l'on franchit, ou un tabou que l'on transgresse ? Le risque en tout cas, c'est le narrateur qui l'assume, se jette au-devant de lui dans un geste de provocation réitéré, jusqu'à l'obsession. Que le destin fasse enfin un signe, même si cela doit être pour le malheur. A quoi servirait sinon d'avoir vécu le plus lourd de son enfance auprès d'une grand-mère prophétesse, capable de maudire un bébé (cousin du narrateur) parce que le grand-père n'a pas été invité au baptême ? Et quelle frustration de voir la malédiction s'accomplir, alors qu'on est là, à provoquer le ciel depuis cinquante ans, pour qu'il ne vous signifie qu'un refus dédaigneux par l'intermédiaire de ses sbires, les éditeurs ? « Qu'attend-elle, ma grand-mère, pour anéantir tous les médiocres qui se pavanent, qui font barrage ? (...) Elle les voit (...) Et ma mère qui n'agit pas non plus. Qu'attendez-vous ? Où est-il, votre pouvoir ? Mes manuscrits refusés, mes livres refusés, mon nom refusé, n'est-ce pas suffisant ? »

Schreiber exagère : il a derrière lui une bonne dizaine de bons livres (cf. *Magazine littéraire* n° 246) et des lecteurs fidèles et convaincus. Mais ce n'est pas ainsi qu'on fait un tabac à la T.V. Et sans doute est-il impossible de ne pas rêver, aujourd'hui, à cette consécration médiatique qui vous propulse tout d'un coup dans la lumière des projecteurs et à la devanture des libraires. La voix de Boris Schreiber n'est peut-être pas faite pour le tapage. Il y a du recueillement dans cette violence que retient toujours la dérision, qui se désespère d'être retenue et s'affole de vouloir se dire malgré les leçons de la vie qui n'apprennent rien, surtout pas la résignation.

Il ne faut pas vouloir le consoler, ce serait mal lire son livre. L'enfant qui a commencé par tout avoir, dont la naissance a été fêtée comme un signe, que la brutalité même des revers de fortune, si tôt éprouvés, désigne pour ses proches comme un être d'exception, l'enfant-roi qui demeure au cœur de l'homme vieillissant ne renoncera jamais à ses prérogatives, si exorbitantes et si légitimes. Dieu a-t-il menti ? Ou la grand-mère, du haut du ciel qu'elle a mérité par son martyr, aurait-elle trahi l'enfant de six ans ? Le *don* qu'a reçu Schreiber, et qu'il ne veut pas reconnaître comme tel – si c'était cette obstination à réclamer son dû, la merveille promise pendant l'enfance ? Le narrateur feint de croire qu'il est, en cela, semblable à tous les hommes. Dans l'attente, peut-être. Mais le cri est unique.

Le sujet était pourtant piégé. Des parents juifs, Russes émigrés, des grands-parents qui, après avoir réussi à pénétrer la plus haute société de Moscou, seront contraints à un exil de plus en plus misérable pour finir assassinés par les nazis, des oncles et tantes légendaires... Schreiber n'avait qu'à puiser dans son enfance, dans le passé de sa famille maternelle (du père, on ne sait pas grand-chose) pour trouver les éléments d'une saga comme on les aime, avec du pittoresque et du pathétique à chaque page. Mais susciter ces ombres avec le seul recours menteur des mots, convoquer l'imaginaire pour leur rendre un semblant de vie, n'est-ce pas, déjà, les trahir ? De derrière la mort, ils ne cessent de réclamer le respect qui leur est dû.

Alors, pour laisser toute la place à l'essentiel, le narrateur n'a voulu retenir que le plus immobile de ces revirements du destin, des années qui se suivent et ne se ressemblent pas. D'Anvers nous verrons un appartement trop petit, quelques façades d'immeubles plus ou moins cossus (et l'enfant apprend très vite à lire là un signe extérieur de richesse, ou de pauvreté), des rues anonymes, un

tramway, associé à l'image paternelle. Du long voyage qui emmène la mère et le fils jusqu'à Riga, rien que l'intensité des regards dans la nuit, quand s'épuise l'interminable dialogue. Le monde de Riga est plus petit encore : la pauvreté rétrécit l'univers. Il faudra attendre d'être adulte, et riche, pour savoir quel fleuve traverse la ville.

Une année dans la vie d'un enfant. Une histoire d'homme y tient entière. Il n'y a plus qu'à la déchiffrer. Lecture silencieuse, qui sait prendre son temps quand la mémoire s'essouffle ou demeure récalcitrante. « Les mots ne viennent pas, se rebiffent, se dessèchent. Tant mieux. C'est bon de goûter aux délices de l'impuissance quand quelque part gronde en moi le fleuve cosmique. » Vocifération, parfois, au contraire – et ce sont les morts qui se montrent les plus véhéments, dans leur au-delà. Ou bien le narrateur reprend à son compte le récit amorcé par sa mère, la légende familiale qui fait toujours rire ou pleurer aux mêmes endroits... Divagations d'un temps à l'autre, pour en revenir toujours, à l'enfant de six ans qui apprend le monde en regardant monter la colère dans les yeux, dans les gestes des adultes. La cosmologie de Boris Schreiber, c'est celle des émotions. Il n'y a pas de continuité dans l'univers ainsi recréé. La vieille femme aigrie avec laquelle il n'est plus possible de parler sans qu'éclate une scène, est-ce bien cette Mère Courage qui puisait dans le récit d'un passé magique la force et la jeunesse de son rire ? Ce père fantomatique à force d'errer à la recherche d'un travail, comment est-il devenu le riche industriel qui devait mettre à jamais sa famille à l'abri du besoin ? Nous ne le saurons pas. Reconstituer une explication serait mentir. Il n'y a de vraies que les images : celles que livre la mémoire, ténues et obsédantes ; celle qu'invente le langage pour rappeler au lecteur qu'il est là, lui aussi, le conjurer d'abdiquer sa mortelle indifférence. « Nous allons très bien, merci. Tous, les vivants et les morts. Ou plutôt les survivants et les sous-morts (...) Nous nous réunissons où nous voulons, quand nous pouvons (...). Uniquement pour entonner en chœur : « Nous attendons ».

Une parole aussi juste ne saurait rester sans réponse.

Chantal Daverdin-Liaroutzos